

culture

RÉCIT PHOTO Frédéric Lecloux signe avec «L'Usure du Monde» un hommage poétique et passionné à Nicolas Bouvier.

Voyage avec Nicolas Bouvier

MARC MENICHINI

A lire.
Frédéric Lecloux,
L'Usure du Monde,
Ed. Le Bec en l'Air,
2008, 240 pp.

Nicolas Bouvier,
L'Usage du monde
(1963), Payot poche,
1992.

Dix ans déjà: le 17 février 1998, Nicolas Bouvier prenait la route de l'éternité. Son œuvre fascine toujours. Ensorcelante, elle vous possède; mouvante, elle vous enlève. Pièce majeure dans l'œuvre du Genevois, *L'Usage du Monde* a bouleversé de nombreux lecteurs, dont Frédéric Lecloux, jeune photographe et écrivain belge. Après plusieurs années à tenter de se défaire du livre, une idée s'impose à lui: avec sa femme et sa fille, il veut reprendre la route décrite dans le récit de voyage entrepris en Fiat Topolino entre 1953 et 1954. Pendant un an, de l'ex-Yougoslavie à l'Afghanistan, Frédéric Lecloux cherche à ressentir et vivre l'écriture de Nicolas Bouvier.

BONHEUR DU VOYAGEUR

Invité dans une librairie de Genève, Frédéric Lecloux s'est exprimé sur son projet «artistique et poétique», *L'Usure du Monde*, où dialoguent ses photographies et ses écrits. C'est en 1998 que Frédéric Lecloux plonge dans le livre de Nicolas Bouvier. Etourdi par cette lecture qui exprime l'intense bonheur du voyageur, le jeune homme ne peut plus rien lire d'autre. Il enchaîne les allers et retours vers le Népal et réalise quelques reportages photographiques pour le magazine français *Geo*. Mais les mots «ciselés» de Bouvier continuent à l'obséder. «Nicolas disparu, je ne pouvais plus lui en parler, se souvient le photographe. J'avais une seule certitude: mes émotions à fleur de peau devaient sortir.»

Après cinq années de réflexion, le photographe monte son projet de voyage. Il sait qu'il doit partir pour cheminer avec la pensée de Nicolas Bouvier. Et trouver finalement la manière d'exprimer cette poésie du voyage qu'il lui a transmis. Frédéric Lecloux rassemble ses économies et trouve quelques soutiens pour le matériel. Eliane Bouvier, épouse de l'écrivain, accueille la famille Lecloux avant leur départ. «Frédéric fait partie de ce que je nomme les enfants de Nicolas», écrit la veuve du voyageur suisse dans la préface de *L'Usure du Monde*. Elle les écoute, les comprend. Premières photographies de la maison des Bouvier, à Cologne: tout



comme le voyage de Nicolas Bouvier en 1953, celui des Lecloux débutera ici.

Les paysages se succèdent au fil des photographies. Mélancoliques, ils racontent une vie. La lumière d'un rayon de soleil éclaire de vastes étendues; une lampe illumine l'entrée d'une maison. L'artiste joue avec les contrastes: l'obscurité n'est jamais totale et la beauté pointe dans la tristesse d'un vieil immeuble ou d'un quartier endormi. La vie n'est pas loin.

REGARD SENSIBLE

Sur sa route, Frédéric Lecloux rencontre des hommes et des femmes, devenus ses amis. «Leur absence me manque», confie-t-il en tournant les pages de son livre. Ses portraits racontent l'histoire de ces amitiés. Sans

misérabilisme, Frédéric Lecloux pose sur ses rencontres un regard sensible, discret, étonnant de justesse: «Pour moi, le plus important est qu'ils s'y retrouvent». Ses natures mortes, tables, chaises et autres objets de tous les jours, témoignent de la réalité quotidienne.

Longtemps, Frédéric Lecloux ne trouvait pas les mots pour exprimer les sentiments qui l'avaient traversé à la lecture de *L'Usage du Monde*. Dans les textes de son livre transpire l'influence de son maître à penser, cet «ébéniste des mots», qui cerne «une cocasserie, un personnage, dans ce qu'ils ont de plus contextuel.» Le photographe écrit ses réflexions sur le temps, la lenteur et le sens de sa démarche. Pour raconter son *Usage du Monde*, Frédéric Lecloux devait reprendre la route de Nicolas Bouvier, trouver l'ivresse de la liberté et vivre les joies et les tristesses du voyage.

Photo.

L'auteur a laissé son exemplaire personnel de *L'Usage du monde* à Khier, au Pakistan. FRÉDÉRIC LECLOUX

CONCERT Lundi soir, le «drone» hypnotique est à l'honneur d'un triple programme à l'Alhambra de Genève.

Earth, KTL et Sir Richard Bishop ont le bourdon



RODERIC MOUNIR

Dans un tel cas, on parle de concert événement. La Cave 12, PTR et le Kab évoquent leur «méga coproduction» au sujet du rendez-vous de lundi, exceptionnellement convoqué au théâtre de l'Alhambra. Choix judicieux pour un triple programme placé sous le signe de l'immersion psychédélique. Earth (photo: DR), KTL et Sir Richard Bishop: trois visions complémentaires du son, de l'exploration de ses interstices et de ses vibrations les plus hypnotiques. Voici ce qui attend le public, calé pour l'occasion dans de confortables fauteuils feutrés.

Dix ans séparent le junkie livide interviewé par Nick Broomfield dans son documentaire *Kurt & Courtney* (consacré au chanteur suicidé de Nirvana), du Dylan Carlson ragailardi des années 2000, qui a réactivé son groupe Earth. Retour sur Terre, donc, et moisson d'éloges pour un triptyque entamé il y a trois ans avec *Hex: Or Printing In the Infernal Method*, poursuivi en 2007 avec *Hibernaculum* et com-

plété désormais par *The Bees Made Honey in the Lion's Skull*, album céleste qui largue les derniers amarres (Southern Lord/distr. Irascible). Ancien pachyderme du riff bourdonnant, Earth met aujourd'hui sa science de la répétition au service d'un blues décharné aux relents de country americana, instrumental et serein. Si Carlson a considérablement atténué (voire supprimé) la saturation de sa guitare, c'est pour mieux cultiver un compagnonnage maniaque avec la batterie de sa camarade Adrienne Davies, garante d'un swing narcotique effleuré au ralenti. Le tout évoque les grands espaces d'un Ouest peuplé de fantômes, à la manière de Neil Young avec sa sublime BO du *Dead Man* de Jarmush. Le tandem sera flanqué de Steve Moore au trombone et piano Wurlitzer, et de Don McGreevy à la basse (on n'osait espérer la présence de Bill Frisell, dont la guitare s'invite sur *The Bees Made Honey in the Lion's Skull*).

SORCIER ÉLECTRONIQUE

KTL se veut plus inquiétant: association de Stephen O'Malley – icône de la guitare d'outre-tombe et moitié du duo SunnO))) – et de Peter Rehberg, sorcier électronique qui crépite sous le nom Pita, le tandem approfondit une collaboration née à l'occasion d'une production théâtrale de Gisèle Vienne et Dennis Cooper intitulée *Kindertotenlieder*. Grincements de cordes et craquements digitaux tissent une trame tendue, ultime rempart contre un chaos somnolant.

De quoi s'abandonner sans retenue aux râgas paisibles et envoûtants de Sir Richard Bishop, gourou hors cadre de la six-cordes intoxiquée, qui convoque la tradition indienne de Peter Walker et Ravi Shankar et le folk virtuose de John Fahey et Steffen Basho-Jungmans. Somptueuse affiche!

Lu 18 février, 20h, Alhambra, 10 rue Rôtisserie, Genève. Loc. Sounds et www.petzi.ch. Rens: ☎ 022 781 40 04, www.ptrnet.ch

ROMAN • «LA BELLE DE JOZA»

Les mariés des années brunes

«Tu disparais, m'annonça mon meilleur ami. Voilà du fric, des tickets de rationnement, il y a aussi une biographie que tu vas apprendre par cœur et détruire. Ça, ce sont les horaires de train. – Tu deviens fou? – Je ne deviens pas fou, deux de nos amis ont été arrêtés, et qui sait ce qu'ils diront sous la torture.»

Une femme, Eliska, doit donc s'enfuir. Traquée par la Gestapo, cette jeune doctoresse tchécoslovaque va ainsi effacer toute trace d'elle-même. *La Belle de Joza* n'est pas un récit historique, mais une fiction de l'écrivaine morave Kveta Legatova. Celle-ci aura été en 2001 la doyenne des débutantes littéraires d'Europe centrale, en signant son premier roman à 82 ans. *La Belle de Joza* a été publié en 2002, et sort aujourd'hui en français à l'initiative des Editions Noir sur Blanc.

Menacée à plus ou moins brève échéance, Eliska quitte une ville qu'on imagine être Prague en compagnie de Joza, un paysan simplet qu'elle a remis sur pied. Afin de brouiller davantage les pistes, la doctoresse épouse Joza, se fait appeler Hana et s'installe avec lui dans un bled perdu de Moravie. En un éclair, la citadine passe de la ville à une baraque au sol d'argile en bordure de forêt. Dès lors, Joza et Eliska vont vivre une sorte de miracle personnel, là-haut où les hommes croient à la magie, aiment se battre et écouter des fables.

Née en 1919 en Moravie, une région de la République tchèque, Kveta Legatova a imaginé une façon originale d'aborder la Seconde Guerre mondiale, frôlant cette conflagration par les marges. C'est dans un angle mort du conflit que survivent Joza et Eliska, dans un paysage largement indompté, hanté, nimbé de pièges et de mystères. Le temps de *La Belle de Joza* semble à peine s'écouler, en suspens, pour un moment en tout cas à l'écart du cataclysme européen. Kveta Legatova a connu dès ses débuts un succès foudroyant

dans son pays; *La Belle de Joza* montre qu'elle ne l'a pas usurpé.

MARC-OLIVIER PARLATANO

KVETA LEGATOVA, *LA BELLE DE JOZA*, TRADUIT DU TCHÈQUE PAR EURYDICE ANTOLIN, ÉD. NOIR SUR BLANC, 2008, 143 PP.

ROMAN • «LA TONDEUSE DU GÉNÉRAL DE GAULLE»

Miracle global

Bienvenue dans un monde chamboulé. Qu'une technologie nouvelle déchaîne son lot d'effets secondaires, nul n'en douterait. En revanche, le Bruxello-Genevois Robert Yessouroun, dans son roman *La Tondeuse du général de Gaulle*, mène le lecteur de surprise en étonnement. A la jonction de la science-fiction et de la philosophie, de la politique et de la psychologie, l'auteur convie au bal de la technique en folie. En piste, le rayon qui rajeunit les gens. C'est cette invention qui met la planète en émoi.

Le Russe Andrei Platonov et sa machine à arroser par la pensée, le rayon rouge fertilisant de Boulgakov dans *Les Œufs du destin*, c'était encore du Jules Verne. Chez Yessouroun, le regard se fait polymorphe, humain, robotique, électronique, virtuel, spatial. L'histoire bascule quand Tim van Uur, cuisinier en préretraite, vit une expérience qui le bouleverse. Près d'Ostende (Flandre), il visionne un film magique et rajeunit. Sans tenter de résumer chaque octet de l'intrigue, le cuistot devra s'isoler avec sa femme, conceptrice de la radiation de jeunesse. Car ce miracle technique suscite maintes surprises et insurrections de par le monde. Dans sa description de la vie sous surveillance de ces manipulateurs de l'humanité, Robert Yessouroun marie humour, émotion, drame et interrogations sociales voire éthiques. Qui plus est, le lecteur romand reconnaîtra divers lieux genevois tout au long de cette fiction globalisée menée avec vivacité, où jamais on ne s'ennuie. MOP

ROBERT YESSOUROUN, *LA TONDEUSE DU GÉNÉRAL DE GAULLE*, ÉD. THOT, 2007, 281 PP.